

# Interview de confinement, entre moi et moi-même.

Deborah Fischer

29 avril 2020



«Comme les touristes ne sont plus là», intervention devant le Sacré-Coeur, 30 avril 2020

*Moi* : Comment définirais-tu ta pratique ?

*Moi qui réponds* : « J’ai toujours eu un peu de mal à mettre des mots génériques sur mon travail. Je définis souvent cela comme étant de la sculpture et de l’installation car ce sont des domaines, je crois, suffisamment larges pour contenir différents types de pratique. Mais est-ce toujours de la sculpture ? Pas au sens classique du terme en tout cas. C’est de la photographie qui devient textile, du textile qui devient sculpture, des sculptures qui créent un ensemble, une installation. Encore aujourd’hui, on a tendance à vouloir faire rentrer les choses dans des cases. Il m’arrive d’utiliser la peinture, l’écriture, le tissage, le moulage mais ma démarche étant aussi beaucoup tournée vers la collecte et l’assemblage, j’ancre donc mon travail vers une pratique très mixte. Mon oeuvre évolue aussi en fonction des affinités que je crée avec des matériaux ou des objets. J’incorpore la performance dans certains projets, souvent en point de départ ou en prolongement d’une installation. Plus récemment, je me suis tournée vers le livre d’artiste. Le livre était la concrétisation formelle d’une démarche. « Intact » (2018-2019), par exemple, rassemble des interventions que j’ai faites dans l’espace public. Mais c’est le passage à un médium photographique ainsi que la réalisation de l’objet-livre qui a fait la pièce. Plasticienne serait donc sûrement le mot adéquat pour définir ma pratique, bien qu’étant si vaste, en devient presque flou. »

*Moi* : Quelles sont les grandes thématiques dans ton travail ?

*Moi* : « Mon travail questionne beaucoup le déplacement, l’errance. Le temps est aussi un facteur essentiel dans ma démarche. Je m’intéresse aux petites choses, aux éléments qui ont perdu leur utilité mais qui gardent en eux une charge plastique et émotionnelle. Ces objets conservent une histoire invisible qui continue de les faire respirer. Je crois qu’il y a toujours un questionnement autour de l’environnement finalement, de la trace qu’on y laisse. C’est un fil rouge qui apparaît parfois en arrière-plan mais qui interroge constamment la place de l’homme, le travail de sa main, son action d’urbanisation dans un milieu naturel. D’ailleurs, ma fascination pour le délabrement, le passage du temps donc, est toujours lié à la Ville. »

*Moi* : Tu as étudié le design textile avant d’intégrer les Beaux-Arts de Paris. Trouves-tu ça antinomique ?

*Moi* : « On oppose beaucoup le design à l’art plastique. C’est vrai que le design s’applique à un produit, tandis que l’art, en théorie, non. En tout cas, rarement dans une perspective de reproduction en série. Le design textile m’a apporté une certaine exigence technique, un regard plus aiguisé quant aux couleurs et aux choix des matériaux. Mais je faisais de l’Art Textile et non de l’art appliqué. Ce n’était donc pas compatible en vue du contexte dans lequel cela s’inscrivait. En entrant aux Beaux-Arts de Paris, j’ai rejeté tout ce que j’avais appris. C’est cette négation qui m’a dirigé vers la sculpture. Mais aussi vers l’absence de couleurs. C’est pourtant la réconciliation des deux qui a permis à mon travail de s’épanouir et de devenir ce qu’il est aujourd’hui. Depuis quelques années, j’intègre à nouveau le textile dans ma démarche, aussi bien en tant que matériau qu’outil. Si le design n’a pas été une finalité pour moi, je dois reconnaître qu’il m’a beaucoup donné. »

*Moi* : En quoi le voyage a joué un rôle dans ta production ?

*Encore moi* : « Mes différents voyages en solitaire, qui ont toujours duré entre 3 à 8 mois, m’ont permis de mieux déterminer les grandes lignes de mon travail. Le déplacement et l’errance tout particulièrement. La flânerie, thème vastement développé dans l’histoire de la littérature et l’histoire de l’art, est quelque chose qui m’a toujours intéressée. Mes voyages ont permis de me créer une esthétique, d’aller chercher de nombreuses inspirations et surtout, ont fait l’objet de nombreux projets. Ma pièce « Memento Mori » (2014) par exemple, a été inspirée par un voyage en Patagonie. Mon installation « Dites, qu’avez-vous vu ? » (2019), a été en partie réalisée à partir d’objets collectés dans les différents marchés où j’ai été durant mon voyage de 8 mois en 2018. Sans ces flâneries solitaires, mon travail n’aurait pu être le même. »

*Moi* : L’errance est-elle constitutive de ton travail ?

*Moi* : « L’errance est un thème essentiel dans ma production. C’est un sujet que j’aborde depuis des années. Durant mon dernier long voyage, les mots « tourist », « wanderer », « outsider » se sont entrecroisés. Ce sont trois mots qui m’ont bien caractérisés et qu’on retrouve à plusieurs reprises dans mon travail. Quand on voyage sur le long terme, on est nécessairement dans l’errance. On devient un « wanderer », une personne qui se déplace sans but et qui flotte dans le temps. Dans tous les voyages que j’ai faits, je n’ai jamais planifié d’itinéraires. J’ai toujours décidé de voyager au jour le jour, jusqu’à ne pas savoir où dormir, même en arrivant à 4h du matin dans une ville inconnue. C’est une perspective aussi terrifiante que jousive. L’errance laisse place à beaucoup de surprises et surtout à un émerveillement sincère, profond. Ce goût de l’inattendu, je le retrouve parfois aussi dans mon processus de création, en laissant mon instinct me diriger. D’ailleurs, depuis que nous sommes confinés, je pense que nous sommes tous dans un processus d’errance. Si vous observez les gens dans la rue, nombreux sont ceux qui marchent sans but, qui découvrent ou redécouvrent. C’est une période qui laisse place à la contemplation, entre méditation, observation et recueillement. Nous sommes tous des âmes errantes et solitaires en ce moment. Et je trouve qu’il y a un aspect assez magnifique là-dedans car nous retournons à l’essence même de l’homme, soit à la découverte de soi. »

*Moi à moi-même* : Toi qui évoques le déplacement dans ton travail, comment vis-tu le confinement par rapport à ta pratique artistique ?

*Moi* : « Ce n’est pas facile tous les jours. Mais c’est très intéressant. Comment interroger le déplacement sans avoir un jour questionné l’immobilité ? Comment questionner la liberté du voyage sans avoir connu une sorte d’enfermement ? Je pense qu’avec le temps et un peu de recul, cela va vraiment prendre sens dans ma pratique. La rendre plus juste. Dans mon livre « Tous ces endroits où j’ai dormi » (2018-2019), j’ai interrogé la place de la maison en voyage, l’importance de se créer un espace sécurisant, des habitudes, de se trouver une intimité. Loin, ailleurs. Puis maintenant, je suis chez moi, sans vraiment bouger. Toute seule. Cette fois, la place du voyage dans la maison prend aussi son sens. Je crois que cela est une expérience enrichissante pour mon travail. C’est une contradiction qui va le nourrir. Aussi, toutes les frontières sont fermées depuis les annonces de confinement. Alors qu’il n’avait jamais été aussi simple de voyager ces dernières années, que les pays n’avaient jamais été aussi proches, les distances aussi courtes, tout d’un coup, tout se met en pause. C’est bouleversant et fascinant à la fois. Cela témoigne de la fragilité du monde. Je suis curieuse de voir l’avenir du voyage. En tant que français, peu de pays exigent de nous un visa. Mais allons-nous être des réprouvés, en vue de la crise sanitaire que nous connaissons ? Je crois que nous ne voyagerons plus jamais comme avant, avec cette facilité, propre à l’occident. Les interrogations dans mon travail vont se déplacer, évoluer, nécessairement. »

*Moi* : Tu as dit un peu plus tôt, que tu avais réalisé des livres d’artiste. Qu’est ce qui t’intéressait dans ce format ?

*Moi qui réponds* : « J’ai découvert l’univers du livre d’artiste durant ma dernière année aux Beaux-Arts. La reliure notamment. Cela a été un vrai plaisir de concevoir l’objet-livre dans son intégralité. J’ai énormément appris, et surtout, cela m’a permis d’envisager le livre comme une œuvre en soi. Le fait d’avoir tout fait moi-même, du début jusqu’à la fin, a quelque chose de très jubilatoire. On n’a pas idée du nombre d’étapes dans la conception d’un livre, la maîtrise que cela exige. Cela a aussi été l’occasion pour moi de découvrir de nouveaux corps de métiers et surtout cela m’a permis de développer un autre rapport aux images dans mon travail. Alors que j’ai souvent eu tendance à détruire les photographies, les déchirer, les découper, je pense à ma pièce « Pénélope » (2017) notamment, par le biais du livre d’artiste, ma mission a été de présenter les photographies telles qu’elles étaient. Bien que je ne me définisse pas comme photographe, le livre d’artiste m’a aidée à assumer mes images comme elles avaient été prises. A les accepter comme œuvres photographiques. »

*Moi* : Tu collectes beaucoup d’objets, ce que tu appelles des « presque rien ». Peux-tu me dire comment cela a commencé ?

*Encore moi* : « Depuis toute petite, je collectionne, je conserve des petits objets. Pour moi, chaque chose possède une âme, est vivante. J’ai donc toujours eu du mal à me séparer des éléments. Ces derniers étaient toujours personnalisés. Les jeter, les donner, m’en séparer, était toujours un déchirement pour moi. Aussi, enfant, et pendant des années, j’ai parcouru les routes avec mes parents. On faisait le tour des marchés aux puces, aux Etats-Unis notamment. Mes parents étaient de grands collectionneurs d’objets insolites en tout genre. Je pense qu’à force d’avoir entraîné dans ces « Antik shops », j’ai entretenu une relation particulière avec les objets. Une certaine curiosité. Cette connexion aux objets, presque intime, s’affirme de plus en plus dans mon travail. Je ramasse des « presque rien » que je trouve dans la rue, par terre lors de mes voyages, dans de petites échoppes. Ces objets, aussi bizarres et insignifiants soient-ils, m’appellent. C’est devenu une manière de recycler, de donner un nouveau souffle aux objets, une nouvelle vie à ce qui appartenait déjà au passé. »

*Moi* : Quelle place accordes-tu à l’artisanat ?

*Moi* : « L’artisanat a une place fondamentale dans ma pratique. J’ai toujours privilégié le travail manuel. Pour moi, et c’est en un avis très personnel, un artiste ne peut simplement se contenter d’un travail de l’idée, d’un travail conceptuel. Il est permis à partir du moment où il s’accompagne d’un minimum de travail technique ou, du moins, d’une certaine connaissance. La connaissance des savoir-faire, quel que soit le champs, permet de donner plus de puissance à l’œuvre. Durant mes 5 années aux Beaux-Arts, j’ai tenté d’apprendre plusieurs techniques. De l’ouvrage, la forge, le travail du bronze, parmi d’autres. C’est devenu universitaire à l’université des Arts de Tokyo, au Japon, j’ai également eu l’opportunité de travailler le verre, le tissage sur métier à tisser ou encore la teinture traditionnelle japonaise. La frontière entre l’art et l’artisanat est très faible je crois. Elle se joue au niveau de la vocation du résultat, de l’intention. J’ai eu la chance de collaborer plusieurs fois avec des artisans. Ils ont une maîtrise d’un matériau ou d’une technique comme personne. C’est admirable. Et cet amour d’un matériau, cet engouement à le maîtriser, le perfectionner, bien qu’il existe chez les artistes, est fascinant et unique. L’artisan est pieux et son atelier devient sanctuaire. Je pense que le retour au travail de la main est un des enjeux de l’art contemporain. »

*Moi* : Tu fais aussi intervenir l’écriture dans certaines pièces. Quelle est la place du texte dans ton œuvre ?

*Moi qui répond à moi-même* : « J’adore écrire. J’ai beaucoup écrit, notamment pour des projets qui n’ont encore jamais vu le jour. Il s’agit souvent de courts textes qui racontent des histoires autobiographiques. Ces dernières sont souvent en lien avec mes voyages. J’apprécie créer une relation entre l’écriture et l’image. Plus récemment, ma pièce « La valeur des choses » (2020) présentait une planche et bois trouvée ainsi que le récit de ma rencontre avec cette planche. L’écriture est devenue alors tout aussi importante que l’objet : le récit fait tout autant l’œuvre que la planche en elle-même. Dans « Tous ces endroits où j’ai dormi » (2018-2019), j’incorpore des textes de temps en temps. Ils révèlent ce qui se cache derrière les images. J’ai des projets d’écriture plus ambitieux, qui j’espère, se développeront dans le futur. Cela ne dépend que de moi. »

*Moi qui me pose encore une question* : Y a-t-il des médiums que tu aimerais explorer pour de prochaines pièces ?

*Moi qui réfléchis à ma réponse* : « Je souhaiterais incorporer le son dans mon travail. Durant mon voyage de 8 mois, j’ai enregistré des centaines de sons qui viennent de différents lieux et pays. J’ai très envie d’en faire quelque chose. Ils sont tous répertoriés par lieux et contextualisent la prise de son. Bien que j’eu la chance de suivre plusieurs formations son aux Beaux-Arts, c’est, pour le moment, une dimension que je n’ai pas encore réellement explorée. C’est une matière que j’ai. Il faudrait que je l’exploite et que je trouve les manières de lui donner forme. »

*Moi* : Quel est ton processus de création finalement ?

*Encore moi* : « Je crée de façon très instinctive. La spontanéité du geste prend le pas sur l’idée. Quelles que soient mes créations, elles finissent par prendre sens dans le temps. Ma démarche est comme une bobine de fil qui se déroule au fil des années. Par conséquent, j’adore me laisser surprendre par mon propre travail. Je permets à mon inconscient de s’exprimer. Par ailleurs, je crois qu’il y a un aspect très primaire dans la création, presque sauvage parfois, dans la manière de manipuler les matériaux. Je laisse donc souvent mon instinct me guider. Puis je théorise. Cependant, et presser le paradoxe, j’emploie fréquemment des techniques puis les théorise. Le moulage, le travail du bronze, du verre ou encore le tissage. Ces savoir-faire exigent de nombreuses étapes et donc, beaucoup de patience. La franchise du geste est donc parfois arrêtée par les procédés de réalisation. »

*Moi à moi-même* : Récemment, tu as fait une résidence d’artistes au Maroc, peux-tu m’en parler ?

*Moi* : « Oui. Cela a été une expérience extraordinaire. Je crois que c’est l’une des premières fois que j’ai été si bien entouré dans mon travail. Avec simplicité. Il m’était arrivé quelque chose d’assez similaire lors d’un workshop au Monténégro, mais au Maroc, cela été d’une plus grande intensité. Bien que j’ai beaucoup voyagé, et donc nourri mon travail comme je le disais plus haut, j’ai toujours été un cavalier solitaire. Cela a rendu la réalisation de projets sur place plus délicate. Cette résidence au Maroc m’a permis de trouver une légitimité à ce que je faisais, et surtout de rencontrer les acteurs qui m’ont accompagné dans mes envies, m’ont encouragée. Ma performance « Tout doit presque disparaître » (2020) qui a eu lieu dans le souk d’Aït Ourir, aurait été bien plus difficile à réaliser sans cet accompagnement. C’est la première fois que je me sentais accomplie en tant que personne mais simultanément en tant qu’artiste. Aussi, j’ai pu ainsi faire la connaissance de la scène artistique marocaine, et j’ai eu la joie de comprendre que les affinités plastiques resonnaient bien au-delà des frontières; même si le marché de l’art a tendance à vouloir rattacher les artistes à certaines appartenances. »

*Moi qui me pose une dernière question* : As-tu de nouvelles envies, de nouveaux projets d’après confinement ?

*Moi, pour conclure* : « Le désir de création apparaît comme une nécessité. C’est souvent plus fort que soi. Mais je vois en ce peu de période que sans me priver, l’opportunité de remettre en perspective ce qu’on pensait avoir construit. Je ne vérouille donc pas le sonner sur la suite, je ne m’imagine pas créer pour créer. Je souhaite laisser le temps agir sur moi. Les artistes s’inscrivent dans leur temps et même indirectement, ils l’évoquent. J’attends donc de voir les questionnements qui me toucheront, les interrogations qui m’habitent. Il me semble illusoire de penser qu’il s’agit là d’une période « inspirante ». La notion même d’envie est assez abstraite pour moi à l’heure actuelle. »